LETTRE

A Mr. B***

SUR

L'IMPOSSIBILITE'

DES

OPERATIONS

SYMPATHIQUES.

PAR

Mr. L*** Docteur en Medecine.



A ROTTERDAM,
chez ABRAHAM ACHER. 1697.

ETTRE

A M. D**

SUR

MPOSSIBILITÉ

DES

OPERATIONS

MAGNETIQUES

PAR

[illegible] en Médecine

[illegible]

* * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * *

AU LECTEUR.

SI je vous arrête pour quelques momens avant que de commencer la lecture de ce petit Ecrit, ce ne sera pas pour vous entretenir de ce que vous êtes déja las d'entendre dans la plûpart des Prefaces que l'on vous addresse. Car je ne vous parlerai point de la violence que quelques-uns de mes amis

m'ont faite, afin que je publiasse mon Ecrit. J'aurois tort. Quoy qu'un grand nombre me l'ait conseillé, il n'y en a cependant pas un que je n'eusse contenté ; quand même vous ne l'auriez jamais vû. Je vous le donne ; parce que j'ay bien voulu savoir vôtre jugement là-dessus. Ainsi je suis fort éloigné de suivre la coûtume de ceux qui vous prient d'excuser leurs fautes. Loin de cela je

vous prie d'examiner aussi exactement qu'il vous plaira mes raisonnemens, & de communiquer au public vos raisons. Si je suis dans l'erreur, je vous aurai de l'obligation en cas que vous preniez la peine de me le faire voir.

J'aurois plus besoin de demander vôtre indulgence pour mon stile, mais ce seroit à ceux qui ignoreront que je suis Hollandois. Ainsi je ne risque rien de ce

côté-là. Il n'eſt pas étonnant que je ne ſache pas la langue dans ſa derniere perfection. Auſſi n'eſt-il pas neceſſaire d'écrire poliment dans un Ouvrage de pur raiſonnement. Il ſuffit de ſe faire entendre, & bien ſouvent l'ornement du langage nuit à la matiere.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri.

Je l'ay fait en François pour mon plaiſir &

pour m'exercer dans cette langue, & je le publie à la priere de mes amis, qui m'ont assuré que je me fais assez entendre, & cela me suffit.

Il est indubitable que cet Ecrit tombera entre les mains de quelques-uns, qui en auront vû la traduction en Hollandois il y a environ quatre mois. Ceux-là verront, s'ils confrontent la version avec l'original, que le fond du raisonnement est bien la même

chose, mais que dans la revision j'en ay retranché quelques choses, & j'y en ay ajoûté d'autres pour la confirmation de mes argumens. En voicy la raison. Il y a environ cinq ou six mois que la charlatannerie sympathique étant extremement en vogue dans cette Ville, tout le monde ne s'entretint presque d'autre matiere que de celle-là. Dans ces occasions on s'addresse principalement aux Me-

decins. L'on me donna donc souvent sujet de raisonner là-dessus. Un de mes amis pour lequel j'ay beaucoup de consideration, me jugeant capable de desabuser le monde, & de faire voir la fourbe de cette nouvelle maniere de guerir les maladies, m'y exhorta fortement. J'en entrepris donc la refutation, mais d'une maniere abregée, n'ayant d'autre vûë que de prouver l'impossibilité de cette pre-

tenduë operation, par des raiſons fondées ſur les principes de la Phyſique, ſans ſonger encore à pluſieurs difficultez, auſquelles j'ay répondu depuis ce temps-là. Un jour m'entretenant ſur la matiere avec un * autre ami, il me pria de luy donner mon Ecrit François, & de permettre qu'il le traduiſit en Hollandois, & l'inſerât dans ſon Journal. Je ne m'y

* *M. Rabus Auteur d'un Journal Hollandois, qui s'intitule,* Boekzal van Europe.

opposai pas; car occupé comme je suis, je ne l'aurois, peut-être, jamais traduit moy - même. D'ailleurs la langue Françoise est devenuë si generale dans ce Pays, qu'il y a tres-peu d'honnêtes-gens pour qui on voulût prendre la peine d'écrire, qui n'entendent cette langue. Environ deux mois aprés j'eus un adversaire, Medecin en cette Ville, qui me fit des objections si pitoyables, que je pris de

là occaſion de faire réimprimer mon premier Ecrit, avec beaucoup d'additions & d'éclairciſſemens. Pour mon pretendu adverſaire, il ne me ſervit qu'à me divertir, & qu'à me faire un peu rire à ſes dépens.

J'ay donc conſervé dans cet Ecrit le fond de mes demonſtrations, & j'ay pris de la ſeconde edition, une partie de ce que j'ay répondu aux objections que l'on m'y avoit faites. J'en ay

joint encore à ceci quelques-unes, qui faiſoient de la peine à pluſieurs perſonnes, qui doutoient encore de la fauſſeté de l'operation ſympathique. J'ay crû être obligé de vous avertir des changemens arrivez à cet Ecrit, afin qu'on ne les attribuë point à d'autres qu'à ſa veritable cauſe.

* * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * *

LETTRE

A

MONSIEUR B**

Sur l'impoſſibilité des operations ſimpathiques.

MONSIEUR,

Quand je n'aurois pas eu l'inclination aſſez forte pour publier mes raiſons contre la pretenduë poudre de ſimpathie de l'Empirique, qui depuis

environ six mois fait bien du bruit dans cette Ville, la maniere obligeante avec laquelle vous m'y exhortez, seroit seule capable de m'y faire resoudre.

Voici le fait dont il s'agit. Cet Empirique pretend qu'ayant de l'urine que le malade aura faite vers le matin, en y mettant son secret sympathique, que quoy que le malade soit éloigné non seulement d'une ou de deux, mais jusques à vingt lieuës, qu'il le fera suer, purger & vomir en differens temps, & le guerir par cette voye, des maux qui passent pour incurables chez tous les Medecins par la voye ordinaire; sçavoir de la goute, de l'epilepsie, de la gravelle & de la pierre dans la vessie, de la pa-

ralysie, du cancer, & de bien d'autres maux.

Pour faire voir la fausseté & l'impossibilité du fait par rapport aux loix de la Nature, selon lesquelles nous pouvons raisonner, je poserai ces trois principes incontestables à tous les Philosophes.

Le premier est, qu'un Corps en repos ne se mouvera jamais physiquement, à moins que quelqu'autre Corps assez puissant à surmonter la résistance du premier le mette en mouvement. Ceci est évident & ne demande aucune demonstration.

Le second est, qu'un Corps en mouvement ne peut pas augmenter en vitesse, à moins qu'un autre luy communique plus de degrez de mouvement.

C'eſt une ſuite du principe precedent.

Le troiſiéme eſt, qu'un Corps en mouvement & déterminé, par exemple, vers l'Orient, ne changera jamais ſa déterminaiſon, à moins qu'il ne rencontre un objet capable de réſiſter & de le faire réfléchir. Ainſi afin qu'un Corps mû en ligne droite, aille vers un lieu déterminé, il faut qu'il y ait quelque cauſe qui le dirige vers cet endroit, & non pas vers un autre.

Il eſt évident par le premier & le ſecond principe, que ce pretendu ſecret mis dans l'urine du malade pour exciter, par exemple, la ſueur, ou pour mettre en un plus grand mouvement toutes les humeurs du ſang, doit être tranſporté juſ-

qu'à l'endroit où eſt le malade, & ſe fourer dans ſon corps & ſe mêler avec le ſang.

Il n'y a que ces deux voyes: 1. Que les particules du ſecret, qui doivent faire l'effet, s'en aillent en ligne droite chercher le malade: Ou, 2. qu'il ſorte de l'urinal (où eſt l'urine) comme du centre, une infinité de corpuſcules vers la circonference, ou vers tous les endroits, d'une Ville. Poſons l'Operateur, & le malade à deux extremitez de cette Ville, & voyons comment ſelon la premiere voye il pourra cauſer quelque changement dans le malade.

Ceci étant poſé, il faudra, ſelon mon troiſiéme principe, qu'il y ait une cauſe qui dirige les corpuſcules du pretendu ſe-

cret, pour aller droit vers le malade. Ces corpuscules, selon les loix du mouvement, bien loin de passer au travers des murailles, iront, sans doute, par les endroits de la maison où ils trouveront le moins de résistance ; savoir par la cheminée, par les fenêtres, ou par la porte. S'ils vont par la cheminée, & s'ils sont fort volatils, comme ils doivent l'être pour faire un assez grand chemin, il est évident qu'ils continuëront leur route tout droit en haut, comme nous voyons pendant le calme la fumée monter droite en haut, jusqu'à ce qu'elle perde sa force & son mouvement. Posons pour n'être pas trop difficiles, que ces particules aillent en ligne droite vers le lieu

où est le malade, & passent, en sortant de la cheminée, par dessus toutes les maisons, pour entrer par la cheminée ou par quelqu'autre endroit de la maison du malade, il y a cependant deux cas selon lesquels, posé que ces corpuscules soient déterminez vers cet endroit, l'operation peut manquer. Le premier est, que ces corpuscules par un mouvement trop rapide passeront au delà de la maison du malade, & ainsi chercheront quelqu'un de ses voisins: Ou secondement, par un défaut de mouvement & de force, tomberont en deçà de l'endroit où est le malade, & deviendront par là inutiles.

Selon cette idée, on pourroit fort bien comparer chacun de ces corpuscules,

comme à autant de bombes élancées par la cheminée. Or il eſt conſtant afin qu'une bombe atteigne à un certain endroit fixé, il faut que la bouche du mortier ſoit elevée à un certain degré, & que le mortier ſoit chargé d'une certaine quantité de poudre. Je ſuis ſeur que l'Operateur n'a jamais meſuré exactement la diſtance ni l'intervale qu'il y a entre luy & ſes malades, & qu'il eſt ignorant en tout ce qu'on appelle proportion. Mais voyons comment ces corpuſcules ſortant par la porte ou par les fenêtres, pourroient attraper les malades. En ce cas il faudra que ces corpuſcules marchent tout le long des ruës à droit & à gauche, juſqu'à ce qu'ils arrivent

à l'endroit du malade.

Il faudroit en ce cas ſuppoſer ce qui eſt contradictoire au troiſiéme principe que j'ay poſé ; car alors les corpuſcules mus en ligne droite le long d'une ruë, changeront leur déterminaiſon pour entrer à droit ou à gauche, ſans qu'il y ait une cauſe. Mais, dira quelqu'un, peut-être: Il y aura quelques uns de ces corpuſcules qui réfléchiſſant contre les murailles de la maiſon, à l'entrée de la ruë, à droite ou à gauche, ſe tourneront vers l'endroit où eſt le malade. Il eſt évident que l'on ne ſauvera jamais par cette réponſe, la vertu du pretendu ſecret. Car il eſt conſtant ſelon les principes de la Dioptrique, que les corps qui réfléchiſſent des

corps raboteux ou inégaux, réfléchiſſent tantôt vers un côté, tantôt vers un autre, ſelon qu'ils touchent les inégalitez de la ſuperficie en divers endroits. Il eſt clair par là, qu'il peut arriver que la plus grande partie de ces corpuſcules n'atteindront jamais la maiſon du malade, mais refléchiront vers l'endroit oppoſé.

La ſeconde voye par laquelle l'on ſuppoſe que les *corpuſcules ſortent de l'urinal comme de leur centre, vers tous les endroits en une circonference*, eſt ſujette à d'auſſi grandes difficultez que la precedente. Car quoy que dans cette ſuppoſition il y a quelques unes des particules déterminées vers l'endroit de la Ville où eſt le

malade, les difficultez que j'ay poussées contre la premiere voye, sur les obstacles qui se presentent en chemin, subsistent toujours les mêmes; à moins que l'on ne suppose que l'operation se fasse en plaine campagne, où il n'y a aucune maison qui puisse détourner les particules de leur chemin.

Mais répondra quelqu'un, Peut être que ces particules sont assez subtiles & rapidement mûës pour pouvoir passer au travers des murailles d'une grande quantité de maisons. Pour voir la fausseté de cette supposition, il ne me sera pas difficile de faire comprendre que ces corpuscules doivent bien tôt, sans avoir passé au delà de la premiere ou seconde maison, perdre leur force &

diminuer conſiderablement en nombre. Car, les murailles compoſées de briques, unies enſemble par la chaux & enduites d'une matiere ſemblable, compoſent un corps ſolide & opaque, au travers duquel les rayons du Soleil ne ſauroient paſſer, mais la plûpart réfléchiſſent: & je doute que de tous les corpuſcules, il y en ait dont la ſubtilité & la vivacité ſoit comparable à celle du Soleil. L'opacité des corps ſolides conſiſtant en ce que les pores ſont interrompus & ne vont point droit d'un bout à l'autre, ſuppoſons que les particules du ſecret commencent d'entrer dans quelques pores. Comme ces particules doivent rencontrer à la profondeur d'un demi pouce, ou ſi l'on

veut à celle d'un pouce, un tas de particules qui s'oppoferont à leur chemin, elles réfléchiront necessairement, & se détourneront à droite ou à gauche. Et comme elles trouveront dans le méme passage d'autres particules solides, contre lesquelles elles heurteront (car de les penetrer cela repugne à la nature du corps) il arrivera en 1. lieu, ou que ces particules perdront entierement leur force, comme l'ayant communiquée à toutes les petites particules éminentes dont les pores des corps opaques sont garnis; où elles demeureront embarrassées entre les particules raboteuses qui s'opposent par tout à leur passage. En second lieu, la plus grande partie de ces corpuscu-

les, qui heurteront d'abord contre les particules solides de la superficie de la premiere muraille, réfléchiront sans entrer jamais par aucun pore; & bien loin de faciliter les autres, elles pourront empêcher celles qui viennent aprés, en les détournant du chemin. Il paroît par là, que s'il passe à la fin quelqu'une de ces particules aprés avoir fait bien du chemin par tous les pores lateraux, & aprés y avoir essuyé tous les obstacles que je viens de déduire, que le nombre en est si petit & la force tellement affoiblie, que ces particules ne penetreront jamais la muraille opposite de la seconde maison.

Mais pour n'être pas trop difficiles, supposons que ces particules ne trouvent aucun

obstacle pour passer au travers de toutes les murailles de cette Ville. En accordant qu'elles sortent de l'urinal comme du centre vers la circonference, il s'ensuit qu'une petite portion du pretendu secret, qui apparemment ne monte pas à plus d'une once (ou soit davantage) ait une atmosphere d'une lieuë, & quelquefois de dix ou douze lieuës en rond. Il est clair selon cette hypothese, que les particules contenuës dans les lignes qui vont directement vers le malade (car toutes les autres laterales luy sont entierement inutiles) ne monteront point à la cent milliéme partie d'un grain. Or il est constant qu'une aussi petite portion de matiere n'est pas capable de causer le moindre

changement dans la masse du sang. D'ailleurs il me paroît indubitable, que posé que ces particules fussent capables d'exciter, par exemple, la sueur dans quelque malade, par la méme raison tous les malades de la Ville devroient suer en même tems. Car selon les promesses de l'Operateur, tous les malades, à l'urine desquels il aura appliqué son secret, suëront: Et pour le faire j'ay déja prouvé, que les particules du pretendu secret, doivent se mêler avec le sang de ces malades, Donc il est clair, selon l'hypothese precedente, que les particules du secret atteignant les corps de tous les malades également, quoy qu'il n'ait appliqué son secret qu'à l urine d'un seul, elles se four-

reront dans les corps, & y exciteront un changement semblable à celuy qu'elles excitent dans le corps du malade qu'on pretend de guerir.

Jusqu'ici j'ay consideré le mouvement des particules du pretendu secret, comme passant par l'air, sans avoir égard aux obstacles qu'elles y doivent rencontrer par rapport à l'agitation differente à laquelle il est sujet. Posons le malade vers l'Occident, & l'Operateur vers l'Orient ; il faudra necessairement s'il s'éleve un vent fort d'Oüest, que les particules du secret pour pouvoir atteindre le malade, aillent contre les particules de l'air mûës avec une grande impetuosité. Mais on n'a qu'à consulter l'experien-

ce, pour trouver que les écoulemens des corps les plus actifs & volatils, comme du muſc & du camfre, ne montent contre le vent qu'à peu de pas au delà des corps qui les exhalent.

Je croyois, Monſieur, finir icy ma démonſtration: mais il faut que je vous amuſe encore un peu ſur une voye, par laquelle quelqu'un pourroit, peut-être, pretendre expliquer ces pretendus effets. Elle conſiſte à ſuppoſer dans l'urine de petits animaux, leſquels débarraſſez de l'urine par l'application du pretendu ſecret, s'en vont chargez des particules du ſecret, tout droit chercher le malade, trouvant les traces que l'urine auroit laiſſées étant portée depuis la maiſon du malade, juſqu'à celle

de l'Operateur. J'ay de la peine à refuter ceci serieusement. Car dans cette hypothese l'on accorde à ces petits animaux une étrange subtilité de corps, & avec cela un bon nez pour flairer jusqu'à plusieurs lieuës l'endroit du malade. Ainsi l'on pourroit les comparer comme à autant de rats, qui savent se charger des grains de blé, & en emportent chacun un bon nombre. Comme cette comparaison paroîtra plaisante, quelqu'un se croira, peut-être mieux fondé, en comparant ces petits animaux à autant de Chiens de chasse, qui suivent le long d'un champ les traces que les écoulemens du sang du Lievre auront laissées. Personne ne doute que ce qui

fait qu'un Chien découvre le chemin par où le Lievre aura passé une ou deux heures auparavant, ne soit que les écoulemens qui sortent continuellement de tout son corps, & principalement ceux de ses pieds, s'attachent à la superficie de la terre, & aprés s'exhalent dans l'air pendant quelques heures, & frapant les nerfs de l'odorat du Chien, luy font suivre sa course le long des traces que ces écoulemens y ont formées. Il est indubitable que si le Lievre eût couru dans l'air à deux ou trois pieds de hauteur, qui est environ celle de l'urinal quand on transporte l'urine, un Chien ne le suivroit jamais à l'odorat étant aussi impossible que des particules legeres puissent s'arrêter

fixes & immobiles dans l'air (un corps agité & poussé par les vents) qu'il le feroit si un vaisseau flotant, par exemple, dans la Meuse, & qui n'est attaché par aucun cordage, demeuroit immobile, sans être entraîné, nonobstant le flux rapide de cette riviere. Pour éluder en quelque façon cette demonstration, il faudra supposer que l'Operateur ait trouvé quelque nouvelle invention, dont je n'ay pas encore oüi parler, de faire marcher les urinaux à deux ou à quatre pieds, afin qu'ils puissent laisser par leurs écoulemens des traces par tout où ils passent. Et quand j'accorderois aux auteurs de cette supposition, que ces petits animaux pourroient dans l'air suivre les tra-

ces que les écoulemens y ont laissées, il faudroit encore en ce cas que le malade demeurât immobile dans l'endroit où son urine aura été faite. Car sans cela s'il monte, par exemple, dans une autre chambre, comme il n'y a point de traces jusques-là, les animaux ne l'y trouveront jamais, à moins que d'avoir appris en peu d'heures la langue du Païs, & de s'être informez par quelqu'un des domestiques si le maître n'a pas changé de chambre. Cecy est trop extravagant pour insister davantage, & je crois par là renverser entierement ce que van Helmont le pere a avancé, en accordant de l'esprit aux particules du pretendu secret: Car quand elles en auroient plus que l'homme n'en a ja-

mais eu, elles ne pourroient pas savoir le changement de place du malade ; vers lequel elles vont pour produire l'operation.

Ceux qui m'allegueront cette derniere voye comme une bonne preuve, & qui sont capables de la croire telle, me permettront s'il leur plaît de dire, qu'ils s'obligent par là de croire avec autant de raison, & d'accepter comme un fait veritable, ce que Paracelse dit *de l'art chimique, par lequel il faisoit des Pygmées, qui ayant atteint l'âge de 20. ou de 25. ans, faisoient d'autres Pygmées & des Geans ; Et comme ils devoient leur origine à l'art & à l'industrie, ils devenoient les plus subtils & les

* *Tract. de Rerum Natur. generat.*

plus induſtrieux de tous les hommes. Ceci ne me paroît pas plus extravagant que la derniere voye.

Quelqu'un m'accordera, peut-être, que ſelon mes demonſtrations priſes des loix de la Nature, il eſt impoſſible de déduire les effets merveilleux du pretendu ſecret, & qu'effectivement les choſes que l'on en dit ſont fauſſes & impoſſibles; mais que comme toutes les loix & les voyes ſecretes ne nous ſont pas connuës, il ne faut pas nier hardiment que la choſe ne ſe faſſe par ces autres voyes inconnuës.

Je ſuis ſûr que ceux qui raiſonnent de la ſorte, ne voyent pas d'abord les conſequences dangereuſes qui s'en enſuivent. Car ils introduiſent le plus grand

grand Pyrrhonisme du monde, & ouvrent un champ libre à toutes sortes de pensées extravagantes. Je voudrois bien que selon cette hypothese l'on refutât Paracelse. Il n'y a rien plus aisé que de répondre à tout ce qu'on luy pourroit objecter; qu'effectivement les difficultez qu'on fait contre cet art extravagant, paroissent tres-bien fondées selon les loix connuës de la nature; mais comme il y a d'autres voyes, que tout le monde ne connoît pas, que cet Art seroit explicable selon celles-là. Et que répondront-ils à l'Eglise Romaine, quand elle dira conformement à cette hypothese; qu'à la verité, tous nos argumens contre la presence réelle de J. Christ, pris de la nature

du corps & du lieu, paroissent tres-bien fondez par rapport aux loix de la nature; mais que cette verité dépend de tout autres loix ? Et à quoy serviront toutes nos objections, puisque de nôtre aveu, une chose peut être notoirement contraire aux loix de la nature, & nonobstant cela n'impliquer aucune contradiction. A moins que de tenir ferme cette regle, que ce que nous comprenons évidemment être faux, doit être reputé tel; il est de la derniere évidence, que nous ne convaincrons jamais non seulement cette Eglise de la fausseté de ce dogme, mais qu'outre cela nous ne serons presque jamais assurez de la verité d'aucune chose.

Je ne prevois que trop,

Monsieur, que mon argument quand il seroit encore plus convaincant, ne fera pas beaucoup d'effet ni d'impression sur une bonne partie de mes lecteurs préocupez. *Quoy! diront-ils, à quoy bon prendre la peine de refuter ce que l'experience nous apprend d'une maniere sensible? Nous voyons suer telles, & telles personnes; nous sentons tels & tels effets, il n'y a point de vision à tout celà.* Je n'ay jamais pretendu nier le fait, & je ne doute nullement que bien des personnes n'ayent sué, il y en a trop, & trop d'honnêtes gens qui l'attestent. Mais je leur disputerai toujours que les sueurs ayent été causées par le pretendu secret sympathique, puisque je trouve plusieurs causes tres-naturelles, qui les peuvent

produire ſans la vertu d'aucun remede.

Comme un grand nombre de gens ſe ſont arrêtez à l'éxperience, par laquelle ils prétendent prouver la vertu du ſecret ſympathique d'une maniere inconteſtable, je m'étendrai un peu davantage ſur cet article, pour faire voir comment on doit être aſſuré de la verité d'une experience, & ſi un tel effet doit être attribué à une telle cauſe.

Il eſt conſtant qu'il n'y a rien de plus commun dans la Phyſique, auſſi bien que dans la Medecine, que de faire un * *faux raiſonnement en établiſſant au lieu de la veritable cauſe, une autre qui ne l'eſt pas.* Et ſi cela ne me menoit pas trop

* *Paralogiſmus non cauſæ pro cauſa.*

loin, je pourrois faire un catalogue fort ample, d'erreurs uniquement fondées sur ce faux principe. Pour l'éclaircissement du sujet, j'allegueray un exemple dans la Physique, & un autre dans la Medecine, & feray voir, que le même argument, dont on s'est servi pour faire comprendre la fausseté des argumens dans l'une & dans l'autre sience, est tout à fait le même que celuy dont je me sers pour demonstrer l'impossibilité des Operations sympathiques.

Pour commencer par la Physique, je n'ay pas trouvé d'exemple plus illustre & plus conforme à la question dont il s'agit, que celuy de l'Astrologie judiciaire. Cet Art trompeur peut se vanter d'une ancienneté fort reculée. Ce sont

les Caldéens qui l'ont exercé les premiers, autant que nous le savons par l'histoire, & qui l'ont enseigné aux Egyptiens. C'est de ceux-cy que les Romains l'ont appris, lesquels pendant plusieurs siecles en ont été infatuez : Et peut-être que jamais Art trompeur n'a si long-temps duré que celuy-là. Car toute l'Italie en étoit encore abusée dans le seiziéme Siecle ; & à l'exception d'un petit nombre de personnes éclairées, les Peuples ont generalement été possedez des prejugez de cette Astrologie.

Et comment croit-on que ces fourbes d'Astrologues se soient comportez, pour gagner l'estime & le cœur non seulement du simple Peuple, naturellement credule, mais aussi

des Princes, & d'autres personnes plus éclairées ? Sans doute tout de même, que les partisans de la nouvelle charlatannerie sympathique, en alleguant leurs experiences, & se vantant de l'accomplissement des predictions faites à telles & telles personnes. Il est tres apparent que * P. Nigidius fameux Astrologue, pour faire valoir son Art à Rome, du temps d'Auguste, cita, parmi bien d'autres exemples, l'accomplissement des predictions faites par les Egyptiens aux Rois Alexandre & Antigonus. Et peut-on douter que Scribonius n'ait suivi la même metode pour confirmer ses predictions faites

* *Voyez Suetone dans la vie d'Auguste chap.* 94.

à * Tibere ? Sans doute que l'accomplissement de la prediction faite par † Sulla à l'Empereur Caligula, a servi par un heureux hazard, à l'établissement de la reputation de cet Astrologue à Rome ; tout de même que les experiences des personnes que l'on pretend avoir fait suer par la vertu du pretendu secret sympathique, ont favorisé pendant quelques mois ce nouveau moyen d'attraper de l'argent.

J'ay bien voulu choisir l'exemple de l'Astrologie judiciaire pour en faire un paralelle avec la nouvelle charlatannerie sympathique. Et quoy que l'Italie, même du tems de ¶ Ciceron qui s'en est moqué

* *Suet. dans la vie de Tibere ch.* 14.
† *Dans la vie de Calig.* ¶ *Lib. de Div.*

par de bonnes raisons, n'ait pas manqué d'esprits éclairez pour découvrir la fourberie de toutes ces Predictions; cependant il est étonnant qu'en gros toute la Nation en ait été trompée. Justement comme nous voyons encore aujourd'huy presque toute une Ville, à l'exception de quelques personnes plus clairvoyantes & moins credules, attrapée par un nouvel Art aussi faux que le precedent.

J'ay une autre raison, qui n'est pas moins importante sur le choix de cet exemple, qui est que tous ceux qui ont entrepris de refuter les principes & les raisonnemens de l'Astrologie, & qui l'ont executé d'une maniere sans replique, se sont servis de la même voye;

& n'ont bâti que sur le même fondement. Car ils ont fait voir que les principes en étoient faux à tous égards, & que l'accomplissement des Prédictions devoit plûtôt être attribué à quelque hazard, qu'à la cause Physique des Astres, dont ces trompeurs pretendoient connoître les influences. J'ay tâché de faire la même chose, en prouvant que selon les loix de la Nature, que la raison & l'experience nous rendent indubitables, ces pretenduës operations sympathiques sont impossibles : Et je m'en vay faire voir que les pretenduës experiences des personnes qui disent avoir sué, doivent être attribuées à tout autre cause qu'à celle que l'on pretend.

Pour le faire je me servirai du second exemple pris de la Medecine, que je m'étois proposé pour prouver que le faux * *raisonnement qui donne à une certaine cause ce qui est dû à une autre*, n'a pas moins lieu dans la Medecine, que dans la Physique.

Tous les Medecins qui se servent parmi beaucoup de remedes sudorifiques, de celuy qu'ils appellent Antimoine diaphoretique, ou sudorifique, se sont laissé seduire par les grandes promesses que les Chimistes, grands hableurs & fanfarons pour la plûpart, leur en avoient données; ou ils n'ont jamais bien examiné ni la nature, ni les effets du remede. Car je suis sûr que s'ils avoient consulté l'experience, ils auroient

trouvé que ſi quelques-uns des malades en ont ſué, la plus grande partie n'en a jamais ſenti cet effet. Outre cela examinant de prés la nature dudit remede, ils n'auroient pas manqué de découvrir que la ſueur n'en a jamais été cauſée que par accident. Il eſt clair que parmi les cauſes capables d'exciter la ſueur, la principale eſt celle qui donne aux humeurs du ſang, plus de degrez de mouvement qu'elles n'avoient auparavant, & par conſequent il *faut que le ſudorifique ſoit composé de particules actives, & telles qu'elles puiſſent ſe mêler avec la maſſe du ſang.* L'Antimoine pretendu diaphoretique, n'a ni l'une, ni l'autre de ces conditions requiſes. Car c'eſt un corps

dur, metallique, composé de parties grossieres étroitement unies avec un sel fixe, par l'adjonction duquel, quand même il est réduit en poudre tres-fine, chaque particule represente une molecule, sans aucunes particules volatiles, & trop grossiere pour pouvoir être dissoute par l'estomach. Or il est constant qu'un corps comme celui-là, loin d'augmenter le mouvement du sang (quand même il s'en mêleroit quelques particules avec le sang) seroit plûtôt capable de le diminuër par sa pesanteur & par le manque d'activité.

Mais posé que ce remede ne manquât pas de quelques particules actives, il est constant que par la dureté, & par la

grossiereté de ses molecules que je viens d'établir, il ne se mêlera jamais avec la masse du sang, étant indissoluble à l'estomach, & trop grossier pour pouvoir penetrer par les orifices des vaisseaux lactées. Personne ne doutera de cette raison, pourvû qu'il veüille bien prendre la peine d'examiner pourquoi tout ce que nous mangeons ne se subtilise pas au point de pouvoir passer par les orifices desdits vaisseaux lactées, mais que la partie la plus grossiere (& indissoluble par là) se change en excremens. Et quelle comparaison entre les particules grossieres des alimens; & celles de ce corps metallique?

J'ay crû cet exemple très-propre pour prouver que dans

la Medecine, aussi bien que dans la Physique, ce faux raisonnement, de donner à une cause ce qui appartient à une autre, a beaucoup de lieu : & qu'il feroit voir en même temps, que l'Antimoine ne pouvant pas causer les sueurs, non plus que le pretendu secret sympathique, l'un & l'autre les ont cependant excitées par accident.

Quelqu'un demandera, peut-être, d'où vient que tant de personnes ont sué, si ce n'est pas par la vertu du pretendu secret? Ceux qui font tant de bruit de ces sueurs, ne font aucune mention des personnes qui n'ont jamais pû suer, quoy qu'elles ne soient pas du nombre de celles qui ne peuvent suer par aucune voye. Nous

avons icy beaucoup d'exemples de personnes que l'Operateur n'a jamais pû faire suer, & d'autres qu'il n'a fait suer qu'une fois en quinze jours, & encore tres incertainement. Il n'est pas étonnant que parmi un nombre d'environ deux cens personnes, il y en ait quelques uns qui suent sans la vertu d'aucun remede: Tout de même que si l'on donnoit à chacun de deux cens malades une prise d'Antimoine diaphoretique, quoy que ce remede (d'ailleurs tres bon pour temperer l'acrimonie des humeurs dans l'estomach & dans les entrailles.) n'ait aucune vertu sudorifique, il y en auroit beaucoup qui suëroient.

Ce qui cause en ce cas les sueurs, est sans doute, que les

malades (& principalement ceux qui ſont d'une diſpoſition ſcorbutique & dont le ſang abonde en ſeroſitez) auſquels les Medecins auſſi bien que l'Operateur font eſperer cet effet, ſe diſpoſent à cela en ſe couvrant bien dans le lit ; & en eſperant fortement par cétte voye le rétabliſſement de leur ſanté, Ces deux choſes requiſes ſont de la derniere importance. Car je voudrois bien que l'on m'alleguât un ſeul exemple, d'une perſonne qui n'étant pas accoûtumée de ſuër, & étant aſſiſe dans ſa chaiſe ſans ſonger à ce remede ; ait ſué par l'operation faite à ſon urine. Et de plus, comme je viens de l'inſinuer, l'eſperance d'être ſoulagé & d'aquerir la ſanté, peut beaucoup contribuer à

l'operation d'un remede. C'est ce que l'experience peut apprendre à tous ceux qui voyent des malades; l'étroite union entre l'ame & le corps, fait que les passions de la premiere, causent un grand changement aux humeurs du second.

Je pourrois dresser un catalogue fort ample des guerisons de plusieurs maladies importantes par un effort d'imagination, ou par quelque passion violente. Mais cela me meneroit au delà des bornes que je me suis prescrites. J'alleguerai seulement l'exemple de M. van Helmont le fils, que je tiens d'une personne grave & digne de foy, chez qui il a été logé pendant deux ans. Quand M. van Helmont entreprenoit la guerison de quelque malade,

il commençoit par luy donner une grande esperance du rétablissement de sa santé. Mais il disoit que pour cela il faloit du temps pour la preparation d'un remede tres-important, & renvoyoit de jour à autre son patient pendant quelques quinze jours. M. van Helmont assuroit qu'il avoit gueri par cette voye bien des malades, qu'il n'auroit pû guerir suivant la pratique ordinaire. Je veux croire que bien des maux ne s'en iroient pas par cette voye, quoy que je ne doute pas qu'elle n'ait son usage.

J'aurois pû me dispenser de répondre aux attestations que le SrP. vanderStaart a publiées*

* *Dans un Journ. Hollan. de M. Rabus, dont le titre est*, La Bibliotheque d'Europe, *mois de Janv. & Fevr.* 1697.

en faveur de l'Operateur son Maître. Mais comme j'ay remarqué que beaucoup de gens se sont trompez sur cet article, je me crois obligé de rapporter la verité du fait. Il est certain que c'est ledit Vander Slaart qui a bien voulu publier ces attestations, & non pas M. Rabus comme quelques uns l'ont faussement crû; & cela paroît par les paroles du dernier, que *ces attestations dressées par luy en qualité de Notaire, se communiquent au Lecteur à la priere de l'Imprimeur (* P. V. Slaart.) *qui jugeoit que l'histoire des guerisons de l'Operateur étoit trop remarquable pour demeurer cachée.* Et il me semble que ledit Sieur Rabus se moque assez ouvertement de ces attestations, quand il al-

legué à la fin ce vers d'Ovide, *

Omnia jam fient, fieri quæ posse negabam.

Puisqu'Ovide se sert de ces paroles dans un endroit où il cite quantité de choses absolument impossibles.

Voyons à present ce que c'est que les attestations des faits memorables de nôtre Operateur, autre Hercule, & dompteur de Monstres! La premiere est de P. V. Slaart, qui atteste qu'aprés avoir été " incommodé depuis quelques " mois d'un accident à la cuisse " droite, tendant sous les mus- " cles, depuis la hanche vers le " genou, qu'à la fin il se trouva " obligé selon l'avis du Mede- "

* *Trist. lib. 1. Eleg. 8.*

,, cin (qui étoit alors M. Fl.) ,, de ſe mettre entre les mains ,, du Chirurgien P. Muys; qui ,, tâcha pendant quelque tems ,, de diſſiper à force de fomen- ,, tations la matiere corrom- ,, puë. Aprés cela ayant par ,, une chute rompu les vaiſ- ,, ſeaux bouchez par la matiere, ,, il s'étoit formé un abſés dans ,, le même endroit. Pour re- ,, medier à cela, le Chirurgien ,, avoit reſolu de faire une ou- ,, verture au bas de la cuiſſe, ,, à côté du genou, & qu'il a- ,, voit fait encore une autre ,, incifion laterale, afin que la ,, matiere pût ſortir plus aiſe- ,, ment, coulant perpendicu- ,, lairement; Que les ſinus (ou ,, cavitez laterales) s'étoient ,, fermez inſenſiblement & ,, comme d'eux-mêmes, mais

que *le sinus le plus haut avoit* "
été fermé par le moyen d'un "
bandage & des compresses; "
Qu'aprés tout cela il y de- "
meura encore la cavité per- "
pendiculaire, par laquelle, à "
cause d'un accés de fiévre, "
la matiere avoit coulé avec "
plus d'abondance; tellement "
que son Chirurgien croyant "
que l'abscés ne se fermeroit "
pas sans faire une ouverture "
le long de la cavité perpendi- "
culaire, il luy en avoit fait la "
proposition; Que P. V. Slaart, "
qui apprehendoit cette ou- "
verture, ayant ouy parler de "
l'Operateur sympathique, "
& luy ayant fait voir son mal, "
il luy en assura la guerison "
tres possible par le moyen de "
son secret, sans l'application "
d'aucun autre remede; Et "

„ que son Chirurgien décla-
„ rant la chose impossible, l'a-
„ voit abandonné à l'Opera-
„ teur ; & qu'aprés cela *il avoit*
„ *ôté les emplâtres, tentes, ban-*
„ *dages & compresses, & n'avoit*
„ *fait autre chose qu'envoyer*
„ *tous les matins* de son urine à
„ la maison de l'Operateur ; Et
„ qu'aprés peu de jours il a-
„ voit sué la nuit par tout le
„ corps, & *une fois s'étoit purgé*
„ & *avoit vomi avec de grands*
„ *efforts, sans s'y attendre, &*
„ *comme de luy même.* Qu'il
„ se sentoit de temps en temps
„ soulagé & sa cuisse en meil-
„ leur état, jusqu'à ce qu'il ne
„ s'apperçût plus d'aucune
„ matiere, qu'il pûtt en *com-*
„ *primant sa cuisse, selon sa*
„ *coûtume, faire sortir de la*
„ *playe* ; & qu'à la fin elle avoit
été

été entierement conſolidée. "
Il ajoûte, Que pendant tout "
ce tems-là, il n'a fait *qu'en-* "
veloper ſa cuiſſe de linge ſec, "
& qu'il ne s'eſt *abſtenu d'au-* "
cun aliment ni bruvage, mais "
que du conſentement de ſon "
Operateur il a pris tout ce "
qu'il luy plaiſoit, ſon eſto- "
mach ſe fortifiant de jour en "
jour." C'eſt là le precis de l'atteſtation.

Il eſt ſurprenant qu'un Imprimeur, qui s'étoit vanté par tout de faire imprimer des atteſtations en faveur de l'Operateur, pour debiter, à ce qu'il diſoit, un plus grand nombre d'exemplaires de ſon Journal, & afin de gagner par là de quoy payer ſon Chirurgien : Il eſt ſurprenant, dis-je, qu'ayant eu ſoin de ſa bourſe, il n'en

ait pas eu de ſon honneur. Car on n'a qu'à bien examiner ſon atteſtation, pour voir qu'il atteſte des choſes en partie fauſſes, & d'autres qui prouvent le contraire de ſon intention ; ce qui fait voir qu'il n'a pas été gueri par la vertu du pretendu ſecret ſympatique. Il eſt faux que P. V. Slaart *ait ôté les bandages*, quoy qu'il le diſe. Je luy prouverai par pluſieurs témoins, que pendant un mois il a eu la cuiſſe bandée comme auparavant. Et ſon Chirurgien eſt tout prêt à déclarer, qu'environ huit jours aprés qu'il ſe fut mis entre les mains de l'Operateur, il l'avoit aidé à bander ſa cuiſſe, en ayant été prié par V. Slaart, Il eſt conſtant, & de ſon propre aveu, *qu'il a fait ſortir la*

matiere de l'abscés en comprimant sa cuisse, ce qui étoit tres-important pour empêcher que la matiere purulente n'y restât & n'y augmentât la corruption. Ainsi il paroît que Vander Slaart ayant renoncé à son Chirurgien, n'avoit pas renoncé aux remedes de la Chirurgie ; puisque dans le cas dont il s'agit, les bandages & la compression de la cuisse étoient le principal remede, dont son Chirurgien s'étoit servi pendant trois semaines. Car les tentes & les emplâtres n'avoient pû faire autre chose que de tenir l'ouverture d'embas ouverte.

Il est remarquable qu'on a voüé dans la même attestation, que *le sinus le plus haut avoit été fermé par le moyen d'un bandage & des compresses:* D'où

je conclus que le reste, aprés avoir été nettoyé en dedans par des injections plusieurs fois réïterées, a pû être gueri par les mêmes bandages dont il s'est servi pendant plus d'un mois. Et s'il étoit necessaire je pourrois alleguer des exemples d'abscés plus considerables que celuy de Vander Slaart, qui ont été gueris sans application d'autre remede que celuy des bandages. Ce Libraire feroit bien d'expliquer un peu ces paroles de son attestation, *qu'il n'a fait qu'enveloper sa cuisse de linge sec:* en quoy il avouë tacitement qu'il s'est servi des mêmes bandages, ou bien il dépose une fausseté, comme je viens de le demonstrer. La mauvaise foy de Vander Slaart paroît encore

davantage quand il donne à penſer, qu'il a *une fois été purgé, & qu'il avoit vomi avec de tres-grands efforts, ſans s'y attendre, & comme de luy-même.* Il n'eſt pas bien étonnant qu'un homme qui pendant deux mois avoit tenu un bon regime, ne prenant preſque que des boüillons, venant tout à coup à manger & à boire tout ce qu'il veut: il n'eſt pas, disje, étonnant qu'un tel homme ſe ſurcharge l'eſtomach, principalement quand il ſe divertit juſqu'à minuit avec ſon Operateur, & qu'en ce cas il luy arrive, à cauſe de l'indigeſtion, de vomir & de ſe purger. Je n'avance rien que je ne puiſſe aiſement prouver.

Il y a encore une autre preuve tirée de l'atteſtation; c'eſt

que ni le vomiſſement, ni la purgation ne doivent être attribuées à l'operation du pretendu ſecret. Car le dépoſant déclare, *qu'il a une fois vomi tres-fortement, ſans s'y attendre, & comme de luy-même, & qu'il avoit été purgé en même temps.* Il paroît donc que l'Operateur ne luy en avoit rien dit. Or quelle aparence y a-t'il qu'un Operateur faſſe vomir ſon patient, ſans l'en avertir afin qu'il puiſſe s'y diſpoſer? Il eſt indubitable que s'il eût eu en ſon pouvoir de faire vomir, il n'auroit pas manqué d'en avertir le malade. Car alors il auroit pû en tirer de l'honneur, bien des gens luy diſputant la réalité des operations du pretendu ſecret.

Quelqu'un dira, peut-être,

Si l'Operateur n'a pas cauſé le vomiſſement dans le cas preſent, il l'a fait a d'autres. Je me ſuis fort exactement informé là-deſſus, & je puis aſſurer que je n'ay pas trouvé un ſeul exemple, d'un vomiſſement qui ait ſuivi la promeſſe qu'il en avoit faite. Et ſi par hazard l'effet a une ſeule fois répondu à l'attente, ç'a été indubitablement lors qu'il a vû que le malade y avoit de la diſpoſition. Voicy un exemple remarquable qui confirmera ma conjecture.

Le Sieur S..... étant incommodé d'un tremblement aux bras depuis quelques années, ſe mit entre les mains de l'Operateur il y a environ quatre mois. Aprés avoir ſué pendant quelques jours, il s'en alla un matin trouver ſon pre-

tendu liberateur, & se plaignit d'une incommodité & d'un soûlevement d'estomach. L'Operateur s'imaginant qu'il ne seroit pas difficile de vomir avec cette disposition, luy dit fermement qu'il n'avoit qu'à attendre jusqu'au lendemain, qu'il feroit sortir par le vomissement toutes les mauvaises humeurs de son estomach. Le jour venu le pauvre patient attendit inutilement l'accomplissement de la promesse. L'Operateur auquel il s'en alla signifier ce qui s'étoit passé, luy dit d'avoir bon courage, qu'il ne manqueroit pas de vomir le lendemain. Ce qui réüssit tout de même que la premiere fois. Et cette Comedie dura pendant huit jours, sans que le pauvre malade ait

vomi une seule fois. Je n'aurai pas besoin de faire de grandes remarques sur cette histoire, puisqu'il est trop aisé de voir de quelle ruse se sert l'Operateur, pour faire accroire qu'il a en son pouvoir d'exciter certaines operations dans le corps humain. J'y ajoûterai seulement une réflexion sur ce qu'il est plus heureux à predire les sueurs, que non pas le vomissement ni la purgation. La raison en est tres-évidente. Car il y a tres-peu de personnes malades, qui s'étant couchées ne suënt aisement, & j'en ay donné les raisons. Mais pour ce qui regarde le vomissement ou la purgation, il y en a un grand nombre qui ne souffrent jamais ces deux évacuations que par quelque remede, ou

par quelque émotion violente, ou par quelque indigeſtion, cauſes qui n'arrivent pas ſi communement. En voila aſſez pour la premiere atteſtation. Voyons ce que c'eſt que les deux autres.

La premiere des deux (contenuës dans un même acte) eſt d'un nommé Jaques du Pré Bourgeois de cette Ville,, qui ,, déclare qu'étant attaqué d'u- ,, ne maladie, pour la gueriſon ,, de laquelle un Apothicaire ,, lui avoit conſeillé d'appel- ,, ler un Medecin ; il s'étoit ,, mis entre les mains de l'O- ,, perateur, par lequel il avoit ,, été gueri, n'ayant fait autre ,, remede que d'envoyer tous ,, les jours de ſon urine, & ,, qu'il avoit pluſieurs fois a- ,, bondamment ſué. Le même

déposant atteste, que ses trois «
enfans, l'un de cinq, l'autre «
de sept, & le troisiéme de «
douze ans, ont été gueris «
d'une fiévre ardente par la «
même voye. «

Voila une attestation qui doit étonner tout Lecteur raisonnable. Quel miracle, de voir une *maladie sans nom, pour laquelle un Apothicaire avoit été consulté*, guerie par le merveilleux sécret sympathique! Et quel Praticien honnête homme s'est jamais vanté d'avoir gueri des malades d'une fiévre ardente, sans dire s'il a vû ces malades dés le commencement, & sans faire une description exacte de ces fiévres & de leurs symptomes? Il est constant que ces fiévres finissent d'ordinaire en quinze

jours par quelque crise : Il faudroit être un peu sorcier pour deviner le quantiéme l'Operateur avoit entrepris la pretenduë guerison.

L'autre attestant est un Matelot,, qui dépose avoir eu une ,, paralysie par tout le corps ,, pendant sept mois ; Que ce ,, mal luy étoit venu à Yarmouth au retour d'un voyage de la Mediterranée; Qu'étant revenu chez luy, il s'étoit mis entre les mains de ,, trois Medecins l'un aprés ,, l'autre ; qu'il n'avoit trouvé ,, aucun soulagement par les ,, remedes de son Medecin, qui ,, sur la fin *luy avoit conseillé* ,, *de se remettre en Mer, ne sachant autre remede à luy ordonner*. Que se trouvant ,, dans cet état là, il s'étoit

resolu de se mettre entre les "
mains de l'Operateur sym- "
pathique, & qu'il avoit par "
ce moyen recouvré sa santé "
dans le temps de cinq semai- "
nes, aprés avoir sué plusieurs "
fois, & avoir été purgé dans "
un jour cinq ou six fois. "

Cette attestation est du même poids que les deux precedentes. Il n'y a rien de plus commun que de voir des Matelots revenant d'un long voyage, être attaquez du scorbut, causé par le changement d'air tantôt chaud, & tantôt froid; & par la mauvaise nourriture, ce qui les met dans un état de langueur. J'ay eu l'occasion de m'informer du Medecin dont ce Matelot a été visité quelquefois, & je puis assurer que le mal n'a été autre chose

que des langueurs, & nullement *Paralysie.* Les exemples sont trop frequens pour douter que ces langueurs se soient passées par d'autre voye que par un bon regime. Il est aisé de voir par l'attestation même, que ce déposant n'a pas été paralytique. Car quelle apparence qu'un Medecin qui n'est pas entierement privé de jugement, eût conseillé à un Matelot paralytique de se remettre en Mer pour rétablir sa santé ? Et quel Capitaine voudroit se charger d'un Matelot paralytique, posé que la Mer fût un bon remede pour la paralysie ? P. V. Slaart auroit mieux fait d'avoir conseillé à son bon Maître, de forger des attestations un peu mieux conçûës & moins contradi-

ctoires, il n'y auroit pas moins gagné, & auroit un peu mieux ménagé ſon honneur.

Tout le monde s'attendoit de voir au lieu de ces pitoyables atteſtations, celles des maladies incurables que l'Operateur s'étoit vanté de pouvoir guerir. Il falloit publier, s'il vouloit dire la verité, de quelle maniere le Sr V..... avoit été gueri de la goute, & y ajoûter comment l'Operateur avoit été condamné par les Juges, à rendre audit malade les 25. francs qu'il avoit touchez en drap par avance. Et pourquoy ne nous pas inſtruire par une bonne atteſtation, comment cette femme à Vlaerdinge a été guerie d'un cancer au ſein; & une autre du même lieu de la phthiſie? Et ne falloit-il pas pour agir

en honnête homme, nous convaincre du merveilleux effet du grand ſecret, en prouvant qu'il avoit gueri dans cette Ville une femme hydropique, & un homme qui avoit un cancer à la langue ? La merveille de ces gueriſons toute prochaine, avoit déja retenti par toute la Ville. Et où ſont les atteſtations de gens gueris de la pierre dans la veſſie ? Ce petit fils du Sr C... dont on a tant parlé avec ſa *ſpina ventoſa*, n'a-t'il donc pas voulu donner ſon atteſtation en faveur de ſon Eſculape ? Le retardement de ces atteſtations paroîtra ſingulier à ceux qui ignorent que la mort impitoyable s'eſt miſe à la traverſe, & n'a pas permis à ces pauvres défunts de ſigner leurs atteſtations.

J'ay balancé, Monsieur, si je finirois icy mes preuves. Je devrois le faire par rapport à vous, que je n'amuse déja que trop, étant persuadé que vous ne vous arrêterez pas sur les petites difficultez que quelques uns pourroient faire. Cependant comme ces difficultez paroîtront quelque chose à bien des gens qui n'ont pas la même penetration que vous, je m'en vais leur lever ces obstacles, qui les empêchent, peut-être, d'être entierement convaincus.

Il y en a qui m'ont dit : *Pourquoy voulez-vous soûtenir que les particules du secret ne peuvent venir de l'Operateur jusques aux malades ; puisque nous voyons tous les jours pendant que la vigne fleurit, les parti-*

cules subtiles passer des espaces tres-considerables, par exemple, depuis Bourdeaux jusqu'en Hollande, & y exciter dans les vins de ces quartiers-là, une fermentation tres-violente? Ceux qui raisonnent de la sorte, ne s'apperçoivent pas qu'ils tombent dans le même défaut que ceux qui se sont déclarez en faveur de l'Astrologie judiciaire, ou qui parmi les Medecins ordonnent l'Antimoine diaphoretique pour exciter la sueur; ils tombent également dans le * *faux raisonnement de donner à une cause ce qui n'est dû qu'à une autre.* Afin que cet exemple pût demonstrer quelque chose contre mon hypothese, il faudroit prouver que le vin ne fermente jamais

* *Paralogismus non causæ pro causa.*

à moins que la vigne ne fleuriſſe. Et en ce cas-là ce ſeroit un exemple qui auroit beaucoup d'apparence, quoy qu'il ne fût pas auſſi convaincant qu'il le faudroit. Car je repliquerai toujours, & avec raiſon, que vray-ſemblablement la cauſe qui fait fleurir la vigne, eſt la même qui fait fermenter le vin. C'eſt à ceux qui m'alleguent cet exemple comme une bonne preuve, à me faire voir qu'il eſt impoſſible que la fermentation du vin (lorſque la vigne fleurit) ait une autre cauſe que celle qu'ils alleguent; ce que je les défie de faire jamais. Outre cela je dis, qu'il n'y a rien de plus ordinaire que de voir le vin fermenter non ſeulement au temps que la vigne fleurit, mais auſſi pendant tout

l'Eté: & par consequent il y a encore une autre cause (posé que la vigne y contribuât dans un certain temps) capable d'exciter la fermentation. Il est indubitable, & je m'en vay le faire voir, que c'est la chaleur du Soleil qui en est la veritable cause: Et s'il arrive qu'elle ne soit pas grande au temps que la vigne fleurit, & qu'aprés cela l'Eté soit fort chaud, l'on voit que le vin fermente bien davantage pendant la grande chaleur, qu'il ne faisoit lorsque la vigne fleurissoit. C'est une maxime observée par tous ceux qui se sont appliquez à la recherche des causes naturelles, de choisir parmi plusieurs causes apparentes d'un phenomene, celle qui paroît la plus vray-semblable,

& qui ſuppoſe moins de choſes douteuſes & qui demanderoient une demonſtration. Il faudra donc ſelon cette regle, rejetter la cauſe de la fermentation priſe de la fleur de la vigne. Car ceci ſuppoſe pluſieurs choſes non ſeulement douteuſes & difficiles, mais quelques-unes même impoſſibles à prouver. Il ſeroit neceſſaire ſelon cette hypotheſe, que les particules de la vigne vinſſent depuis Bourdeaux juſqu'en Hollande: Mais c'eſt un trajet ſi conſiderable, que je ne penſe pas que perſonne oſe ſoûtenir que des particules ſi volatiles le puiſſent faire de vent contraire: & je doute fort qu'elles le fiſſent le vent leur étant favorable. Je ne repeterai pas là-deſſus ce que j'ay amplement

déduit sur l'impossibilité du mouvement des particules du pretendu secret. Et quand on leur accorderoit qu'avec un vent favorable ces particules de la vigne pourroient venir jusques à nous ; n'est-il pas fort ordinaire icy, d'avoir pendant l'Eté, des vents presque toujours contraires & opposez au mouvement de ces particules? D'ailleurs il est fort ordinaire que dans la grande chaleur les vents soient tres-differens, quelquefois à la distance de moins de vingt lieuës de chemin, & peut-être qu'entre icy & Bourdeaux il fait plusieurs sortes de vents en même temps. Je ne parle point du changement que devroient souffrir ces particules de la vigne en passant par tant de

Païs, tellement qu'elles semblent devoir changer entierement de nature, s'étant mêlées avec une infinité d'autres exhalaisons.

Voyons à present si la cause par laquelle je pretens expliquer ce phenomene ne sera pas plus simple & plus claire, & par consequent preferable à la precedente. Pour expliquer comment le vin fermente, il faut seulement chercher une cause qui mette toutes les particules du vin en un mouvement plus rapide qu'elles n'étoient auparavant. Quoy que je n'aye pas dessein de déduire toutes les circonstances ou tous les phenomenes de la fermentation, j'expliquerai cependant le principal, & celuy qui est la base de tous les au-

tres. Je suppose donc, & cela me paroît incontestable ; 1. *que le vin est un composé de petites particules fluides, d'une grosseur & d'une figure differente.* 2. *Qu'il y a des pores entre ces particules.* 3. *Que la matiere subtile & etherée* (M. Descartes l'appelle matiere du 1. & du 2. element) *passe librement par ces pores.* Il n'y a rien dans ces suppositions qui choque la raison, rien de difficile a comprendre. Tandis que la matiere subtile coule librement & sans obstacle à travers les pores de tous les côtez, la liqueur demeurera sans aucune fermentation ou mouvement violent. Il faudra pour exciter ce mouvement turbulent & rapide, que par un mêlange de particules d'une grosseur differente,

ferente, les pores changent aussi necessairement en grosseur; car cela suit évidemment, que puisque les pores ne sont que les intervalles qui sont entre les particules des corps, ils changent en grosseur selon le changement des particules. Cela étant posé, il paroît que la matiere subtile mûe avec une grande rapidité par l'action violente du Soleil, dans un temps fort chaud, rencontrant en chemin des pores plus étroits que ceux par où elle est entrée, heurtera contre les côtez de ces particules, & les écartera d'une maniere violente pour se faire chemin. Si l'on suppose en suite que cela se fait dans une infinité d'endroits de cette liqueur, il sera facile de com-

prendre que toute la liqueur ſera dans un mouvement rapide de ſes particules internes, & que ce mouvement continuëra pendant quelques jours, juſqu'à ce que la matiere etherée ſe ſoit fait le paſſage libre, aprés avoir écarté toutes les particules groſſieres qui s'oppoſoient auparavant à ſon paſſage. Nous voyons tous les jours que le vin ſur la lie eſt plus ſujet à ſe fermenter que celuy qui en a été ſeparé. Et par la même raiſon le vin nouveau, quoy que purgé de la partie la plus groſſiere de la lie, fermente plus aiſement que celuy qui eſt vieux de deux ou trois feüilles. Et il n'y a point de difficulté pour expliquer par le même principe, pourquoy un vin mélangé, fermente

bien plus frequemment qu'un vin tout pur. Je n'aurai pas besoin, à mon avis, de faire voir qu'en tous ces cas il y a une grande difference entre la grosseur des particules, & par consequent entre les pores : & je viens de faire voir que cette seule difference, est la principale chose requise pour exciter ce mouvement violent dans cette liqueur. Je ne saurois passer sous silence la raison pourquoi le vin fermente avec plus de vehemence que l'eau, ni d'autres liqueurs moins spiritueuses. La raison en est évidente, quand on considere que le vin contient une grande quantité de particules tres-fines & subtiles, qui étant débarrassées des liens des particules grossieres & terrestres,

par le mouvement violent de la matiere subtile, & en ayant reçû beaucoup de rapidité, concourent à exciter la fermentation; car comme elles occupent plus de place que ne fait la matiere subtile, elles heurtent contre les pores par où la matiere subtile pourroit passer librement. J'ay bien voulu m'arrêter un peu davantage sur cet article, parce que la matiere le merite assez.

Il est temps de venir à une autre difficulté, fondée sur ce que l'Aimant se tourne vers le Nord & vers le Sud. Ce phenomene curieux, est sans doute un très-bon exemple pour prouver que les corps agissent les uns sur les autres dans une fort grande distance. Il y en a eu qui s'en sont servis pour

prouver que je ne devois pas nier l'operation sympathique, puisque ces deux experiences paroissent également difficiles à comprendre, & peut-être inexplicables. Mais ils me permettront de répondre, que quand même il seroit vray que la vertu magnetique fût inexplicable, cela ne prouveroit rien contre moy. Car je ne me crois pas obligé d'expliquer toutes les merveilles de la nature. Aussi n'est-il pas necessaire pour avoir droit de nier qu'une chose est impossible par rapport aux loix de la nature, de developer pour cela tout ce qu'il y a de plus secret. D'ailleurs il ne me sera pas difficile de faire voir qu'il y a une grande difference entre ces deux choses, & que si l'une

est difficile, elle est cependant explicable : au lieu que l'autre est non seulement inexplicable, mais contraire aux loix de la nature.

Afin de mettre ma réponse en bon ordre, j'expliquerai premierement en quoy consiste la vertu qu'a l'Aimant de se tourner vers les deux poles de la terre ; & aprés je ferai voir que ce phenomene ne peut aucunement favoriser la pretenduë sympathie.

Je suppose donc avec M. Descartes, „ Que la Terre est „ comme un grand Aimant, & „ qu'il en sort continuelle- „ ment par les deux poles, une „ infinité de particules (qu'il „ n'est pas absolument neces- „ saire d'appeller, avec ce grand „ Philosophe, canelées) que

cette matiere fait autour de " la Terre comme une espece " de tourbillon, & qu'ainsi " on la peut comparer à une " riviere qui coule incessam- " ment d'un Pole à l'autre ; " Que l'Aimant étant tiré " d'un endroit de la Terre où " la matiere magnetique passoit " en fort grande abondance & " avec beaucoup de force, y " avoit contracté une dispo- sition de pores, semblable " & conforme à la grosseur & " à la figure de ceux de la Ter- " re. " D'où il ne sera pas difficile de déduire la raison pourquoy l'Aimant se tourne vers les deux Poles.

Posons l'Aimant dans l'air : Qu'arrivera t'il ? Si ses Poles ne sont pas tournez directe- ment vers ceux de la Terre,

en étant empêchez par quelque cause violente, la matiere magnetique qui commence des deux bouts d'entrer par les pores de l'Aimant, trouvant ce corps détourné des lignes de sa direction, heurtera contre les parois de ces pores, & fera tourner ce corps, pourvû qu'il soit libre, tout droit vers le Nord & vers le Sud. Pour rendre cette explication, toute claire qu'elle paroît, intelligible à ceux-là même qui ne se sont pas accoûtumez aux demonstrations Physiques ; ils n'ont qu'à remarquer ce qui arrive tous les jours aux vaisseaux qui sont, par exemple, icy à la rade dans la Meuse: Ils verront qu'un vaisseau à l'ancre, aura toujours la prouë

directement oppoſée au cours de la riviere : Et ſi par quelque cauſe violente ce vaiſſeau s'en détourne, d'abord par l'inégalité de la preſſion il ſe remettra, & demeurera preſque immobile. Ce qui fait qu'un vaiſſeau demeure directement oppoſé au cours de la Meuſe, eſt la preſſion externe égale de deux côtez du vaiſſeau ; & la cauſe qui tient l'Aimant dans la direction vers les Poles, eſt une matiere ſubtile qui preſſe interieurement toutes les parois des pores.

Je ne penſe pas que ceux qui m'ont objecté, que l'operation ſympathique n'étoit pas plus difficile à expliquer que la vertu magnetique, me faſſent davantage la même difficulté. Mais comme ce n'eſt

pas à eux que je pretens répondre principalement, je m'addresserai en second lieu, à ceux qui s'imaginent que cette pretenduë operation pourroit se faire de même que se fait celle de la vertu magnétique. C'étoit le devoir de ceux qui m'ont allegué ce phenomene comme une preuve, de faire voir la conformité entre ces deux choses, & de prouver en quoy elle consiste. Car de dire que cela prouve que les corps agissent en une grande distance les uns sur les autres, cela ne resout nullement la question. Seroit-ce raisonner juste que de dire : Le Soleil éclaire perpetuellement la moitié de la Terre ; donc un flambeau allumé dans le milieu de cette Ville, éclaire;

ra toute la Hollande ? Il faut necessairement qu'il y ait une force proportionnée à la longueur de la distance, afin qu'un corps puisse communiquer de son mouvement à un autre: Ainsi remarquons-nous que la lumiere, les sons, & les odeurs des corps les plus odoriferans diminuënt en vertu, à mesure que nous nous éloignons des objets qui les excitent.

Mais, dira quelqu'un, *vous avez entrepris de faire voir l'impossibilité de l'operation sympathique, par une raison prise de la difficulté que les particules du pretendu secret trouveroient à passer à travers des murailles de la Ville: Et pourquoy ces particules ne pourroient-elles pas passer aussi bien que celles qui font tourner l'Ai-*

mant vers les Poles de la Terre? Elles passent les murailles necessairement, puisque l'Aimant exerce sa vertu dans une chambre close, aussi bien que dans l'air?

Il est aisé de faire voir que cette objection ne prouve rien, puisqu'elle prouve trop. Il s'ensuivroit que puisque les particules magnetiques penetrent le verre, les particules volatiles du musc, du camfre, ou du sel d'urine, passeroient tout de même à travers les pores de ce corps transparent; ce que l'experience nous apprend être faux. Quoy que quelques-uns ayent crû que le sel volatil de l'urine passoit avec le temps, insensiblement à travers les pores d'une phiole bien fermée hermetiquement,

il est cependant indubitable que s'il en échapoit quelques-unes, elles seroient si peu considerables, qu'elles ne feroient aucun effet. Aussi personne n'a-t'il jamais pû sentir à travers le verre les odeurs du musc, ni du camfre, ni même des sels les plus volatils de la corne de Cerf, ou de l'urine.

Il y a sans doute une grande difference entre la subtilité des particules des corps *simples*, & celle des *composez*. J'entens par les corps *simples*, la matiere etherée, comme celle qui est la cause de la chaleur & de la vertu magnetique. Les *composez* sont tous les corps que nous manions, & dont les particules constitutives sont composées d'un grand nombre de particules *simples*, & par consequent

elles doivent être bien plus groſſieres. Ainſi voyons-nous que le muſc & le camfre ſubtiliſez tant que l'on pourra, retiennent toujours l'odeur qui leur eſt naturelle : & il eſt clair que ſi nous pouvions ſubdiviſer les *compoſez* en leurs particules les plus minces, non ſeulement nous ne ſentirions pas l'odeur du muſc, ni du camfre, mais à cauſe de la trop grande ſubtilité, leurs odeurs nous ſeroient imperceptibles.

Je ne vois plus qu'une difficulté qu'on me pourroit faire en diſant, *que ſelon l'explication que je viens de donner de la vertu magnetique, il eſt fort vray-ſemblable que l'on n'en pourroit tirer aucun avantage en faveur de l'operation ſympathique ; mais que peut-être il y a*

une autre cause que celle que j'ay alleguée, qui fait tourner l'Aimant vers les Poles de la Terre : Et qu'il y a de même une autre cause de l'operation sympathique. Je répons à ceux qui voudront faire cette objection specieuse, qu'ils me disent sur quoy elle est fondée. Car si je puis par là expliquer les phenomenes de l'Aimant, & qu'il n'y ait rien dans mon explication qui choque les principes de la Physique, c'est une preuve de la bonté de mon hypothese.

Pour la confirmation de l'hypothese dont je me suis servi, je m'imagine que l'experience que Gilbert & Cabeus * ont faite, & que j'ay éprouvée aprés eux être veritable, y

* *Phil. magnet. l. 3. ch. 35.*

contribuëra beaucoup. J'ay pris une barre de fer, longue d'un pied, & épaiſſe d'un demi pouce. Je l'ay diſpoſée, bien couverte de charbons, tellement qu'un bout regardoit le Nord, & l'autre le Sud. L'ayant pendant une bonne heure fait rougir, je l'en ay tirée, & l'ay faite refroidir; de maniere que les bouts qui dans le feu regardoient le Nord & le Sud, demeuroient dans la même ſituation. J'ay attaché au centre de la barre refroidie, un fil, & l'ay ſuſpenduë de telle ſorte, que les bouts étoient libres à pouvoir tourner de tous les côtez. J'ay remarqué qu'encore que je la tournaſſe vers l'Eſt ou vers l'Oueſt, les bouts qui avoient été dans le feu diſpoſez vers le Nord & vers le Sud, y

tournoient toujours de même. Je ſuis ſûr qu'à moins de ſuppoſer le mouvement d'une matiere etherée d'un Pole à l'autre, perſonne n'expliquera cette experience. Et il n'y a rien de plus aiſé que de le faire ſelon la même voye. Tout ce que le feu peut faire, c'eſt de dilater les pores & de mettre toutes les particules du fer en mouvement. Et cela eſt viſible, en ce qu'une barre d'un pied, ſera plus longue étant rougie qu'étant froide. Les pores étant donc dilatez, & toutes les particules inégales & éminentes dans les parois des pores étant devenuës fléxibles par l'action violente du feu, il eſt évident que la matiere étherée magnetique, ſe fera un chemin par le fer, tout de même qu'elle ſe le

fait par l'Aimant, & ainſi changera le fer en une eſpece d'Aimant.

J'ay bien voulu m'arrêter ſur l'article de l'Aimant, parce que j'ay remarqué que les partiſans de la pretenduë ſympathie, en faiſoient beaucoup de cas, & pretendoient par là prouver cette operation merveilleuſe. Et quelques-uns n'ont pas manqué d'appeller les pretenduës gueriſons faites par la ſympathie, *cures magnetiques.*

Avant que de finir, Monſieur, je ne puis m'empêcher de répondre à une objection qui m'a été faite par quelques perſonnes, qui pretendent que la doctrine de l'operation ſympathique ayant été enſeignée avant pluſieurs ſiecles par les

Egyptiens, il ne la faloit pas nier. Ils me citent Hermes, Ostanes, & d'autres Chimistes Egyptiens qui, à ce qu'ils disent, ont crû la même chose. Pour moy qui n'ay ni le loisir, ni l'inclination de fureter les écrits de ces Chimistes inintelligibles, & qui say que ceux qui pretendent les entendre, ne sont pas d'accord entr'eux, j'ay crû que pour répondre à cette objection, je ne pourrois mieux faire que de consulter le savant Jesuite Kircher, qui s'est appliqué pendant quelques années à la recherche des antiquitez Egyptiennes, afin de faire voir que ces Philosophes n'ont jamais été dans ce sentiment-là.

Il est fort apparent que ceux qui nous veulent faire accroire

que les Philosophes Egyptiens ont été dans cette opinion, & qu'ils ont pratiqué ces guerisons sympathiques : n'ont jamais bien examiné qui étoient chez cette nation subtile, les dépositaires de tous les secrets de la Physique, aussi bien que de la Medecine. C'étoient les Prêtres, gens subtils & trop rusez pour se servir d'une invention si aisée à en découvrir la fourberie. Il est indubitable que ces Prêtres s'en fussent servis pour gagner l'estime & la veneration du Peuple, s'ils eussent pû le faire sans être découverts. Ils avoient d'autres moyens plus ingenieux pour tromper les Peuples. Et quand on regarde les machines artificieuses inventées dans leurs Sacrifices, il faut avoüer

qu'il n'y a point d'apparence qu'ils se soient avisez de ce moyen si grossier. Y avoit-il rien de plus subtil & de mieux inventé que * la Machine de la grande Mere des Divinitez Egyptiennes, qui dans leur sacrifice solennel rendoit du lait par plusieurs mammelles, & cela par le moyen de la chaleur de deux chandelles ardantes, placées des deux côtez de la tête? Ils avoient encore parmi bien d'autres inventions de la même nature, un Autel † où ils faisoient danser toutes leurs Divinitez, déguisées en animaux sacrez, par l'action d'un feu allumé. Sans doute que ces Machines cachées comme

* *Kircher. Oedip. Egypt. tom. 2. pars 2. class.* 8. † *Hieron. Alexand. Spirital. lib. p. m.* 221. *ex Typog. Reg*

elles l'étoient, impoſoient bien mieux au Peuple, que n'auroit fait l'invention de la gueriſon ſympathique ; parce que le Peuple en eût trop aiſement découvert la fourberie.

Aprés avoir fait voir, qu'il n'y a point d'apparence que les Philoſophes Egyptiens ſe ſoient ſervis de cette maniere nouvelle de guerir les maux du corps humain, il eſt temps de prouver qu'ils n'y ont jamais penſé, & que la ſympathie qu'ils ont cruë & enſeignée, eſt tout autre choſe que ce que l'on pretend.

Pour éclaircir ce fait, j'ay conſulté le ſavant Jeſuite Kircher, qui s'eſt occupé pendant quelques années à parcourir tous les Philoſophes Arabes & Egyptiens, pour penetrer juſ-

ques au fonds les doctrines abstruses de ces Nations. Il * prouve amplement que les Egyptiens établissoient quatre Mondes; Le 1. le monde *Archetype.* Le 2. *l'Angelique.* Le 3. *l'Astral.* Le 4. l'*Elementaire.* Ces quatre Mondes étoient comme enchaînez l'un avec l'autre, & ils appelloient ces chaînes, *sympathiques.* Elles consistoient en cecy; Que le supreme Estre des Estres (qui presidoit au Monde *Archetype*) contenant en une simple essence toutes choses en luy-même, dévelopoit & communiquoit tous les degrez des choses naturelles au monde *Angelique* (ou *genial*) auquel presidoit une foule d'Intelli-

* *Kircher. Oedip. Egypt. tom. 2. Pars 2. cap. 2. 3. 5. class. 9.*

gences, diviſée en 19. claſſes; dont il y en avoit douze qui preſidoient aux douze Signes du Zodiaque, & ſept autres qui preſidoient aux ſept Planettes du Monde *Aſtral*. Ces Intelligences avoient leurs influences, & preſidoient par le moyen de ces Aſtres, au 4e. Monde *Elementaire*, dont tous les Eſtres étoient pareillement diviſez en 19. claſſes, qui répondoient chacune à celle du Monde *Aſtral*. Ils diviſoient auſſi le corps humain en 19. membres; dont chacun avoit un rapport (qu'ils appelloient leur ſympathie) avec une telle ou telle claſſe d'Eſtres du 4e. Monde *Elementaire*, qui recevoient leur vertu de tel ou de tel Signe du Zodiaque, ou de telle & telle Planete. Pour

découvrir

découvrir les vertus des remedes conformement à ce systeme, ils s'appliquoient à la recherche des choses qui, par exemple, parmi les herbes ressembloient par leur figure, ou par la couleur de leur suc, aux parties du corps humain. Ainsi ils supposoient que les Intelligences qui presidoient aux Signes du Zodiaque & aux Planettes, en excitant la vertu de ces Astres, communiquoient aux herbes (qui par la figure de leur racine ressembloient au cœur humain) une vertu cordiale: & à d'autres qui par leur figure representoient des dents ou des oreilles, une vertu pour guerir les maux de ces parties-là. Quand ils se servoient des plantes ils les cueilloient au temps qu'il le falloit, savoir

sous l'aspect de l'Astre, de l'influence duquel dépendoit toute la vertu de la plante. Ils la faisoient distiler à l'heure déterminée, & en tiroient l'eau, les esprits & l'huile, tout de même que nous faisons encore presentement ; & ils en donnoient aux malades à l'heure qu'il faloit, selon la situation des Astres. Tout cela étant religieusement observé, ils assuroient que les vertus des plantes appropriées, alloient tout droit vers les parties du corps attaquées du mal, & qu'elles en bannissoient tout ce qui les incommodoit. Et c'étoit ce qu'ils appelloient, *guerison sympathique*.

Ils se servoient pareillement des remedes faits de parties des animaux, qu'ils croyoient par

la conformité de leur figure avoir une vertu particuliere pour certaines maladies. Ils en tiroient l'eau, l'esprit & l'huile volatile, & en donnoient aux malades de la même maniere que nous pratiquons aujourd'huy.

Il est donc de la derniere évidence, que la sympathie des Egyptiens est entierement differente de celle que j'ay tâché de refuter; & par consequent quand ces Philosophes nous parlent de sympathie, ou de guerisons par sympathie, c'est dans un sens raisonnable, & non pas qu'ils ayent voulu nous faire accroire un Art extravagant & trompeur. Quoy que je trouve dans ce sentiment un sens raisonnable, je suis cependant fort éloigné

de donner là dedans ; & il ne seroit pas difficile de faire voir, que ces Philosophes ne pourroient pas répondre à beaucoup de difficultez qu'on leur feroit aisement. Mais ce n'est pas icy la question dont il s'agit.

Je m'étois proposé dés le commencement de ce discours, de refuter tout ce que le Chevalier Digby * a publié pour la *sympathie* ; mais comme cela me meneroit trop loin, je n'entrerai point dans le détail. Je m'imagine avoir refuté le plus fort de ses argumens, quand j'ay fait voir, que la fermentation du vin, lorsque la vigne fleurit, ne provient pas des particules de la vigne, lesquelles,

* *Dans son Traité de la Poudre de Sympathie.*

selon son sentiment, viennent d'une distance fort éloignée se mêler avec le vin, & y exciter la fermentation. J'en ay fait voir la fausseté assez amplement; ainsi je n'en dirai plus rien. Tout le reste du Traité de ce Chevalier, n'est rempli que d'exemples qui ne prouvent rien, & qu'il est fort aisé de refuter à qui voudroit en prendre la peine.

Voila, Monsieur, tout ce que j'avois medité sur la nature des Operations sympathiques. Vous m'obligerez au dernier point, si vous voulez bien me communiquer vos difficultez, au cas que vous en trouviez sur quelque endroit de cette Lettre.

FIN.

A Rotterdam ce 8. Juillet 1697.